

Erwartung, monodrame en un acte

Livret de Marie Pappenheim

Scène I

Au bord d'une forêt. Chemins et champs éclairés par la lune ; la forêt haute et sombre. Seuls les premiers troncs et l'amorce d'un large chemin sont encore dans la clarté. Une femme vient ; fragile, vêtue de blanc. Des roses rouges en partie effeuillées parsèment sa robe. Bijoux.

Aller plus avant ? On ne voit pas le chemin ... Les arbres d'une teinte argentée resplendissent ... comme des bouleaux !

Oh, notre jardin ! Les fleurs pour lui sont sans doute fanées. La nuit est si chaude. J'ai peur ...

(à l'écoute de la forêt)

Combien l'air qui me parvient est lourd ... Comme un orage immobile ...

Si terriblement calme et vide ...

Mais là, du moins, il fait clair ...

la lune autrefois était si claire ...

Oh, encore, toujours le grillon ... et son chant d'amour ...

Ne parle pas ... il fait si bon près de toi ...

La lune est pâle ...

Tu es lâche, tu ne veux pas aller à sa recherche ?

Alors que ne meurs-tu ici.

Que ce silence est menaçant ...

la lune est gorgée d'épouvante ... Peut-elle voir au dedans ?

Et je suis seule ... dans la sourde obscurité.

(Se ressaisissant, elle se précipite vers la forêt.)

Je vais chanter, ainsi il m'entendra.

Scène II

Dans les profondeurs de la forêt, un large chemin, les arbres hauts et massifs.

Est-ce là toujours le chemin ? C'est bien là en effet.

(Elle se penche, saisit à pleines mains.)

Quoi ? N'y touche pas !

(Tremblante, elle essaie de contempler ses mains.)

Étranglé ? Non, quelque chose a rampé ...

(Elle s'agrippe le visage.)

Et là aussi ... Qui m'approche et me touche ?

(frappe l'air de ses mains tout autour d'elle)

Hors d'ici - Toujours plus loin ... pour l'amour de Dieu ...

(continue d'avancer, les bras tendus en avant)

Là, le chemin est large ... Tout était si calme derrière les murs du jardin ...
Emportée la faux de la mort ... plus d'appel, de mouvement...
Et la ville dans la brume claire ... avec quelle nostalgie je regardais par-delà ...
Et le ciel si immensément bas au-dessus du chemin que pour venir à moi
toujours tu empruntes ... plus transparentes encore et plus lointaines ...
les teintes du soir ...
Mais tu n'es pas venu ...

(Elle se tient immobile.)

Qui pleure là ?
Y a-t-il quelqu'un ? Y a-t-il quelqu'un ? Rien ... mais c'était bien ...
Un bruissement, maintenant, d'en haut ...
qui va de branche en branche ...
Cela se dirige vers moi...

(cri d'un oiseau de nuit)

Ne m'approche pas ! ... laisse-moi.
Seigneur Dieu, aide-moi ... Ce n'était rien...

(Elle se met à courir, tombe à terre.)

Vite, vite surtout ... Oh, oh, qu'est-ce là ...
Un corps ... Non, un tronc seulement.

Scène III

Le chemin toujours dans l'obscurité. En bordure du chemin, une large frange de lumière.
La lueur de la lune tombe sur une clairière. Là, de hautes herbes, des fougères, de grands
champignons jaunes. La femme sort de l'obscurité.
Voici de la lumière ! Ah, ce n'est que la lune ... comme cela fait du bien ...
Quelque chose de noir danse là-bas ... cent mains ...
Ne sois pas stupide ... ce ne sont que des ombres.
Oh, comme ton ombre s'étire sur les murs blancs ...
Mais aussitôt il te faut partir ...

(bruissements)

Est-ce toi qui appelles ?
Et jusqu'au soir ce sera si long...

(léger coup de vent)

Mais l'ombre rampe encore !
De grands yeux jaunes, si proéminents, comme sur des tiges ...
Comme cela regarde ...

(bruit dans les herbes)

Ce n'est pas un animal, grand Dieu, pas un animal ...
J'ai une telle peur ... Bien-aimé, mon bien-aimé, aide-moi ...

Scène IV

Une large route éclairée par la lune, à droite, venant de la forêt. Prairies et champs (en bandes jaunes et vertes alternées). Un peu plus sur la gauche, la route se perd à nouveau dans l'obscurité de grands arbres serrés. À l'extrême gauche seulement, on voit reparaître libre la route. Là débouche aussi un chemin, venant en contrebas d'une maison. De sombres volets enferment les fenêtres. Un balcon de pierre blanche. La femme avance lentement, épuisée. Son vêtement est déchiré, ses cheveux défaits. Visage et mains, lacérés, portent des traces de sang.

Il n'est pas là non plus ... Sur toute la longue route, rien de vivant ... pas un bruit... Les larges et pâles champs ne respirent plus, comme privés de vie ... pas un brin d'herbe ne bouge.

(Son regard remonte la route)

Et toujours la ville ... et cette lune blême ... pas de nuages, pas l'ombre d'une aile d'oiseau de nuit dans le ciel ... sans fin ces pâleurs de mort ... je puis à peine continuer ... et là-bas on ne me laisse entrer ... la femme inconnue me chassera ! Et s'il était malade !

(Elle s'est traînée jusqu'à proximité des arbres serrés, en dessous desquels l'obscurité est complète.)

Un banc ... il faut me reposer.
Mais il y a si longtemps que je ne l'ai vu.

(Elle parvient aux arbres et heurte du pied quelque chose.)

Non, ce n'est pas l'ombre du banc ! Il y a là quelqu'un...

(Elle se penche et écoute.)

Il ne respire pas ...

(À tâtons sur le sol humide...)

Ici coule quelque chose ... Une lueur rouge ... Ah, mes mains sont déchirées de blessures ... Non, c'est encore mouillé, cela vient de là.

(Elle tente de dégager l'objet.)

Je ne peux pas.

(Elle se penche.)

C'est lui !

(Elle s'effondre, puis se relève à demi, de sorte que son visage se trouve tourné vers les arbres.)

La lueur de la lune ... non, là-bas ... là est l'horrible tête ... le spectre ... si elle pouvait seulement disparaître ... comme dans la forêt ... L'ombre d'un arbre ... une absurde branche ... Perfide est la lune ... parce qu'elle est vide de sang ... elle peint en rouge sang ... Mais cela va s'écouler ... Ne pas regarder ... Ne pas y prêter attention ... Cela s'en ira sans doute ... comme dans la forêt ...

(Avec un calme forcé, elle se détourne en direction du chemin.)

Je veux partir ... je dois le trouver. Il doit être déjà tard.

(Elle se retourne à moitié.)

Cela a disparu ... je le savais.

(Elle s'est complètement retournée, et porte subitement son regard sur l'objet.)

C'est encore là ... Seigneur Dieu dans les cieux ...

(Son buste tombe en avant, elle semble s'affaisser. Mais elle rampe et va de l'avant tête baissée.)

Et cela vit ... Et cela a peau, yeux, cheveux...

(Elle se penche comme si elle voulait voir son visage.)

Ses yeux ... cela a une bouche.

Toi ... toi ... est-ce toi ... je t'ai si longtemps cherché ... dans la forêt et...

(S'agrippant à lui)

M'entends-tu ? Parle donc ... regarde-moi ...

Seigneur Dieu, qu'est-ce ...

À l'aide ! Pour l'amour de Dieu ! ... vite ! Personne donc ne m'entend ? Il est là, gisant ... Réveille-toi ... réveille-toi donc ... Ne meurs pas, mon bien-aimé ...

Surtout ne meurs pas, je t'aime tant ...

Notre chambre est à demi éclairée ... Tout nous attend ... Les fleurs embaument si fort ... Que dois-je faire ... Que dois-je donc faire pour qu'il s'éveille ?

(Elle saisit sa main.)

Ta chère main ... si froide ?

Ne se réchauffera-t-elle sur mon sein ? Mon cœur est brûlant de cette attente ... bientôt la nuit sera passée ... ne voulais-tu pas être auprès de moi cette nuit ...

Oh, il fait déjà grand jour ... passeras-tu le jour auprès de moi ? Le soleil s'enflamme sur nous ... tes mains reposent sur moi ... tes baisers ... tu es mien ...

Toi ! Regarde-moi, bien aimé, je repose près de toi ... Regarde-moi donc.

Ah, comme tes yeux sont fixes, effrayants ... trois jours durant tu n'es venu à moi ... mais aujourd'hui ... c'était certain ... le soir était si chargé de paix ... je regardais et j'attendais ... Par-dessus le mur du jardin, vers toi ...

il est si bas ... Et puis d'un signe l'un à l'autre ...

Non, non, ce n'est pas vrai ... Comment peux-tu être mort ? En tout lieu tu vivais

... Et même encore dans la forêt ... ta voix si proche de mon oreille, toujours, toujours tu étais avec moi ... ton souffle sur ma joue ... ta main sur mes cheveux ... N'est-ce pas ... n'est-ce pas vrai ? Ta bouche encore se pliait sous mes baisers ...

Ton sang perle encore d'un pouls léger ... Ton sang est encore vivant ... Oh, cette large raie rouge ... Au cœur ils t'ont frappé ... Je veux l'embrasser avec mon dernier souffle ... ne plus jamais te laisser ... Regarder dans tes yeux ... Car toute lumière venait de tes yeux ... J'avais le vertige quand je te regardais ...

maintenant je veux t'embrasser jusqu'à en mourir. Mais ton regard est si étrange ... Où donc regardes-tu ?

Que cherches-tu donc ?

(Elle regarde vers la maison.)

Y aurait-il là quelqu'un ?

Comment donc était-ce la dernière fois ?

N'était-ce pas alors également dans ton regard ?

Non, une absence seulement ... ou bien ... et subitement tu t'astreignais ...

Et trois jours durant ne paraissais chez moi ... pas de temps ... si souvent tu n'as eu de temps ... durant ces derniers mois ...

Non, cela ne peut être possible ... c'est pourtant ...

Ah, maintenant je me souviens ... ce soupir dans ton demi-sommeil ... comme un nom ... Sur mes lèvres, tu as arrêté la question d'un baiser ...

Mais pourquoi m'avait-il promis de venir aujourd'hui ?

Je ne le veux pas ... non, je ne le veux pas ...

Pourquoi t'a-t-on tué ? Ici, devant la maison ... Quelqu'un t'aura-t-il découvert ?

Non, non ... mon seul bien-aimé ... pas cela ... Oh, la lune vacille ... je ne puis voir ... Regarde-moi donc !

De nouveau tu regardes dans cette direction ?

Où donc est-elle, la sorcière, cette femme légère ... cette femme aux bras blancs ...

Oh, comme tu les aimes ces bras blancs ... que tes baisers rougissent ...

Oh, toi ... toi, toi ... Misérable, toi le menteur ... toi ... Comme tes yeux m'évitent !

Tu ploies sous le poids de la honte ?

(Elle le frappe du pied.)

Dans tes bras tu l'as serrée ... c'est cela ? Tendrement et tout empli de désir ... et moi j'attendais ...

Où s'est-elle enfuie, tandis que dans le sang tu gisais ?

Par ses bras blancs ici même je veux la traîner ...

Ainsi ... Pour moi il n'y a là de place ...

Oh, pas même la grâce de pouvoir mourir avec toi...

Combien chèrement, combien je t'ai aimé ... De toutes choses loin je vivais ... à tous étrangère.

Je ne connaissais rien d'autre que toi ... toutes ces années, depuis que pour la première fois tu avais pris ma main ... Oh, avec tant d'ardeur ... jamais auparavant personne je n'avais aimé ... Ton sourire et tes paroles ...

Je t'ai tant aimé ...

Mon cher ... mon seul bien-aimé ... l'as-tu souvent embrassée ? Tandis que de langueur je me perdais ... l'as-tu beaucoup aimée ? Ne me dis pas oui ...

Tu souris douloureusement ... peut-être as-tu aussi souffert ... peut-être ton cœur l'appelait-il ... Que pouvais-tu y faire ? Oh, je t'ai maudit ... mais ta compassion me rendait heureuse ... Je croyais ... que j'étais dans le bonheur ...

Bien-aimé, bien-aimé, le jour se lève ...

Seule, que dois-je faire ici ? Dans cette vie sans fin ... Dans ce rêve sans confins ni couleurs ... car mes propres limites étaient le lieu dans lequel tu te trouvais ... et toutes les couleurs du monde jaillissaient de tes yeux ... La lumière pour tous viendra ... mais en me laissant seule dans ma nuit ? Le matin nous sépare ...

toujours le matin ... Comme ton baiser d'adieu est lourd ... Encore une interminable journée d'attente ... oh, jamais plus tu ne t'éveilleras. Des milliers de gens passent tout près ... je ne te reconnais pas. Tous vivent, leurs yeux flamboient ... Où es-tu ?

Il fait sombre ... ton baiser comme une marque de feu dans ma nuit ... mes lèvres
brûlent et resplendissent ... vers toi ...

Oh, tu es là ...

Je cherchais ...

Traduction de Michel Roubinet